

Pour méditer, je dois être seul, je dois avoir envie de m'occuper de moi, de faire le bilan de ma vie… Le moment est bien choisi : j'entame la dernière mi-temps de mon existence.
Je décide de prendre le temps pour revoir le film de ce que j'ai réalisé jusqu'à présent.
Je vais commencer par ce que j'ai le moins bien réussi : je n'ai pas été capable d'aimer les femmes que j'ai connues comme je le conçois aujourd'hui. Mon éducation ne m'a pas aidé, mais ce n'est pas une excuse ; cela n'explique pas tout.
Adolescent, j'étais incapable de regarder une femme dans les yeux, ma vue se brouillait remplie de larmes. Je me sentais nul, incapable d'entrer en contact avec « le sexe faible ».
À l'époque j'ai donc pris la position opposée, celle de devenir dominateur, performant, contrôlant … Les femmes devenaient ainsi des sujets de conquête, des terrains à envahir, des êtres de soumission utiles pour assouvir mes fantasmes sexuels …, prendre mon pied pour me venger de ma nullité.
Pendant de nombreuses décennies je suis resté prisonnier de ce code.
Je le regrette profondément aujourd'hui. J'ai raté le plaisir du partage authentique, la douceur de l'égalité entre hommes et femmes, le bien-être du non-contrôle …
Dans les séances de coaching de couples que j'anime actuellement, je dis clairement que ce code de la femme soumise que

j'ai pratiqué trop longtemps est le mauvais. Je le remplace par un partage riche en émotions d'amour qui permet au couple de progresser, de s'épanouir.

Ce que j'ai bien fait :
J'ai travaillé toute ma vie active comme un forcené. Cela m'a permis de procurer à ma famille un niveau de confort appréciable.
J'ai toujours été sensible au développement intellectuel et émotionnel de mes amis, collègues, collaborateurs …
Mais par-dessus tout, j'ai le sentiment d'avoir été un Papa exceptionnel pour notre fille Audrey. C'est parce que je vis cette conviction que je suis capable de surmonter mon immense tristesse.

Depuis que je suis pensionné, je prends le temps de lire, d'apprendre, de me développer et de transmettre mes connaissances et mes valeurs aux générations à venir.
Ce moment d'intimité avec moi-même me fait du bien.

Bruno Wierinckx

Lettre intime à ma fille, Audrey





Ma fille, Audrey,
est décédée le 19 août 2006
Elle allait avoir 15 ans …

Ma chérie, je t'adresse cette lettre pour que tu connaisses mieux ton Papa. Même si nous avons eu une relation exceptionnelle pendant ta courte vie, nous n'avons jamais pris le temps d'échanger ce que je veux que tu saches de moi.



Ma famille : la face visible



Le contexte

Le jour de ma naissance, ma Maman s'est rendue seule à pied de la rue Armand De Roo à la maternité, rue des Pensées à Schaerbeek. Je suis né avant minuit le 14 mars 1948.

Ma Maman m'a toujours affirmé que c'était un jour ensoleillé et que j'ai profité de ce soleil pour mon premier jour sur cette terre. J'étais un gros bébé, je pesais 4,2 kilos et ma Maman avait pris 22 kilos au cours de sa grossesse. Ma Maman aurait voulu une fille comme deuxième bébé, mais elle m'a immédiatement accepté. Les infirmières m'ont posé sur sa poitrine et le premier contact s'est bien établi. J'ai été élevé au biberon parce que ma Maman avait des crevasses aux seins qui l'empêchaient de me nourrir.

J'avais déjà un frère, Gilbert, de huit ans mon aîné.

Je ne sais pas comment il a réagi à mon arrivée. D'après Maman, il m'a adopté et il jouait souvent avec moi.

Mon enfance

Apparemment, j'ai été pendant les neuf premiers mois un enfant facile à éduquer. J'étais calme, je mangeais bien, j'ai fait mes premières dents comme tous les enfants de mon âge. À neuf mois, j'attrape une bronchopneumonie. Tout le monde a eu très peur. Je suis passé par le trou d'une aiguille.

Maman m'a soigné avec des bains montants et descendants ainsi que des enveloppements en suivant scrupuleusement les instructions du docteur Klein. Maman a dit que c'est lui qui m'a sauvé la vie.

Mon père n'aimait pas les traitements du docteur Klein parce qu'ils demandaient beaucoup plus de soins et d'attention que d'avaler un médicament. Il le surnommait « Doctor Wasser und Wind ».

Je pense que c'est de cette expérience que date le fait que je n'ai pratiquement jamais pris de médicaments. J'ai grandi dans la maison que mes parents venaient de faire construire, à la rue Armand De Roo.

La rigueur

À l'époque, les moyens financiers de mes parents étaient limités. J'ai donc été élevé dans un environnement rudimentaire ; pas de chauffage central, pas encore de salle de bain. Maman me lavait à la cuisine devant le poêle à charbon avec une bassine en zinc installée sur la table. Ce n'était pas le luxe, mais je ne manquais de rien. Quand il pleuvait, je pouvais jouer dans le living, sur la chape, et y déverser une brouette de sable pour faire des pâtés.

Le camping

Je me souviens des premières vacances passées en camping au Luxembourg à Neuhmule. Ma marraine et mon parrain campaient eux aussi. Ils avaient une Citroën 11 CV . J'étais plein d'admiration pour cette voiture.

J'occupais toute la journée à faire des barrages dans les ruisseaux. Plus tard, pour les grandes vacances, mes parents avaient acheté une tente et nous étions installés chez « boer Santens », entre Le Coq et Wenduine.

Grâce à l'héritage des parents de ma Maman, mon père venait d'acheter une voiture, une DKW, un moteur deux temps qui nous amenait partout où il le fallait avec un beau nuage de fumée bleue. Nous sommes allés plusieurs années d'affilée dans ce camping. Je pouvais m'ébattre, profiter du grand air, rouler avec une bicyclette qui m'avait été donnée par Louis Eggers, un campeur qui était fou de moi. Il n'avait qu'une fille et rêvait de pouvoir éduquer un garçon.

Mon éducation en français

À l'âge de deux ans et demi, je demande à pouvoir jouer avec d'autres enfants à l'école des Dominicaines, en pré-gardienne. Je suis souvent dans les bras de mademoiselle Ginette qui m'adore. C'est là que je décide que le français est une plus belle langue que le flamand. Je suis donc éduqué en français, alors que mon frère poursuit ses études en néerlandais.
À la maison, nous passions facilement d'une langue à l'autre et cela ne posait de problème à aucun de nous.

Mes jeux

La rue Armand De Roo était un endroit de rêve. À l'époque, il n'y avait que quelques maisons, il n'y avait pratiquement pas de voitures. Je pouvais donc m'amuser avec les autres enfants du quartier dans les terrains vagues ou dans les bâtiments en construction. Mon frère faisait de même avec des copains de son âge. Cela m'a permis d'apprendre rapidement à faire comme les grands. On jouait aux billes, cow-boy et Indiens, on faisait des courses de vélo. Rien à voir avec les jeux d'aujourd'hui. Je partageais aussi beaucoup de moments avec Dominique, une voisine de mon âge. Nous passions d'un jardin à l'autre par un trou dans la haie. Vers 17,30 h il fallait tout arrêter parce que papa rentrait à vélo du travail. Je criais « Ah moine pa es doe » et je courrais jusqu'au début de la rue

pour qu'il me prenne sur son porte-bagage et me ramène à la maison.
Mon père était un homme sévère, mon frère et moi en avions peur. Tout devait toujours se passer comme il le voulait et l'heure, c'était l'heure, pour tout.

Mes études

À six ans, j'entame mes primaires à l'école moyenne pour garçons, rue Royale, à Schaerbeek. Maman fait le trajet avec moi, à pied, matin, midi et soir. Je me souviens de mon instituteur de première année, monsieur Clercy. Il portait un cache-poussière gris et enseignait une règle à la main. Gare aux doigts si nous ne marchions pas droit !
C'est aussi l'époque où mon père veut que j'apprenne le piano. Je dois jouer une heure par jour, en sa présence, plutôt que de pouvoir aller jouer à la rue avec les copains. Mon frère doit en faire de même, mais apparemment cela ne lui pose pas de problème. Moi, je n'aimais pas jouer au piano, surtout lorsque mes copains m'attendaient dehors. Alors je me suis mis à égrainer la gamme de do pendant plusieurs heures pour dégoûter mon père. Au bout de quelques jours, il a cédé. Je n'ai plus jamais dû me mettre au piano.
Aujourd'hui, Audrey, je le regrette, mais j'ai retenu la leçon pour ton éducation.

À cette époque, nous passons nos grandes vacances en Allemagne, en Forêt Noire. En quelques semaines, j'y apprends l'allemand. Louis Eggers m'a également donné de l'argent pour que je puisse m'acheter « Eine ledere Hose mit Schnuldern deran », une culotte tyrolienne. Je l'ai portée pendant des années même si mes camarades de classe se moquaient de moi. J'étais pris entre deux feux. Faire plaisir à Louis Eggers en portant la culotte de cuir et d'autre part subir les moqueries de mes condisciples. Cet épisode s'est répercuté sur mon

caractère. Ne pas me laisser influencer par le « paraître » mais être estimé pour ma personne. Un autre instituteur qui m'a laissé un grand souvenir est Monsieur Hermans. Son hobby était l'apiculture et il distribuait chaque matin une cuillère de miel moyennant paiement. Lorsqu'il remettait nos travaux de classe, il disait souvent pour les mauvais élèves : « Bien de loin, mais loin d'être bien ».

En cinquième primaire, nous avons eu une valse de professeurs. Parmi ceux-ci une institutrice féminine que j'avais surnommée miss 16,5/20. C'était sa note de féminité. J'étais plus obsédé par ses rondeurs que par l'enseignement qu'elle nous prodiguait. J'avais inventé une chanson un peu salasse à son sujet. Mon frère m'a trahi auprès de mon père. J'ai dû la lui chanter.

Mon père est intervenu auprès du directeur de l'école pour se plaindre du niveau de l'enseignement.

Nous avons été secoués. Tous les jours, une dictée pour passer d'une orthographe pitoyable à une orthographe passable. Je termine donc l'École moyenne de façon honorable.

Pendant cette période nous passons nos vacances de Pâques à la mer du Nord, aux Pays-Bas, à Cadzand. Mes parents y louent la « Blokhut » dans un parc situé derrière les dunes. Le soir, nous nous chauffons devant le feu ouvert alimenté par le bois ramassé sur la plage.

En 1958, c'est l'Exposition universelle à Bruxelles

Six mois auparavant, mes parents réaménagent la maison de fond en comble. Le grenier est transformé en chambres. Dès le début de l'Expo, toutes les chambres de la maison sont louées. Nous dormons sur des lits de camps dans la cave. Maman travaille comme une esclave, elle nettoie les chambres, sert le petit déjeuner, fait à souper pour certains clients.

Dès la première semaine de l'Expo notre maison est envahie par un groupe de musiciens de l'Orchestro di Brasil. Quelle animation ! Je suis complètement transporté dans un autre monde. Je garde le souvenir intense de leur après-midi d'adieu au cours de laquelle ils ont interprété des morceaux folkloriques brésiliens. Je n'avais jamais connu cela de ma vie.

Pendant les neuf mois de l'Exposition je m'occupe de nos locataires : je lave les voitures, surtout celles appartenant à des clients allemands parce qu'ils sont généreux en marks allemands, je fais visiter Bruxelles : Grand-Place, Manneken-Pis, Palais de justice, haut de la ville. J'ai une carte d'accès permanent à l'Exposition et je fais une visite guidée pour les clients pressés. Je parle couramment le français, le néerlandais, l'anglais, l'allemand. J'ai un contact facile, je n'ai que 10 ans et l'argent de poche tombe à chaque fois dans mon escarcelle. Lorsque l'Exposition universelle se termine, j'ai accumulé la somme de 30 000 francs belges (750 €). Quelle fortune pour un gamin de mon âge ! Mes parents poursuivent également sur leur lancée : Maman loue des chambres à l'année, les plus spacieuses. Je dois me contenter de ce qui reste.

Pendant l'Expo, Maman fait la connaissance de madame Huis qui avait obtenu la concession de l'entretien de toutes les toilettes publiques sur le site. Son compagnon, Hans, était un Allemand qui avait fait le Siège de Stalingrad pendant la guerre. Il me racontait comment il avait survécu. Je le considérais comme un héros. Nous leur avons rendu visite à la Côte d'Azur, à Beaulieu-sur-Mer. Nous campions dans leur jardin. Maman travaillait toute la journée pour mettre cette maison en ordre.

Ma Maman, gardienne d'enfants

Maman a également entrepris d'élever des enfants dont les parents travaillaient. J'ai connu successivement Carine, France,

Isabelle, Olivier, Christine. Je ne me souviens plus des autres prénoms. C'est comme cela que j'ai appris à bien m'occuper des petits. Je savais comment langer les enfants, les mettre sur le petit pot, leur donner à manger, jouer avec eux, leur faire réciter les fables de La Fontaine. Tout cela, Audrey, je l'ai fait avec toi aussi.

L'Athénée Fernand Blum

Mes parents décident de me faire poursuivre mes études secondaires à l'Athénée Fernand Blum. À l'époque, cet Athénée est un des meilleurs de Bruxelles. Ce n'est pas Catteau pour les péteux, mais c'est du sérieux. Je suis inscrit en section latine. J'éprouve de grosses difficultés en sixième, en français. Le retard pris en primaire n'est toujours pas rattrapé. J'arrive néanmoins en quatrième gréco-latine.

Confronté à l'injustice

Je découvre l'injustice monstrueuse du professeur titulaire de classe. Pendant les heures de cours, il se tourne pour ainsi dire les pouces alors qu'il doit nous enseigner le latin et le grec, soit 11 heures de cours par semaine. Par contre, il reçoit ses élèves en cours particuliers lorsque les parents sont disposés à payer, et ô miracle, ces élèves-là réussissent. Il est vrai aussi que je traverse à ce moment-là les années difficiles de l'accès à l'adolescence. Le verdict est cependant sans appel : je dois doubler. Je décide d'abandonner le latin et le grec et de prendre l'orientation économique. À l'époque, elle est mal cotée. Je décide pourtant de me venger par rapport à l'injustice que j'ai subie avec mon titulaire précédent. Je deviens premier de classe avec plus de 80 %. Je n'ai plus jamais perdu ce statut jusqu'en rhéto. Je voulais prouver que ce prof était une pure crapule.

L'importance de l'argent dans notre famille

L'Expo de 58 change radicalement la situation financière de mes parents. Non seulement les frais de transformation de la maison sont remboursés en quelques mois, mais, il y a suffisamment d'économies pour acheter, en 1962, un terrain à Sterrebeek. Ce terrain est cultivé : tous nos légumes proviennent de là. C'est ma Maman qui assume le travail lourd que représente l'entretien de ce jardin. Je ne sais plus exactement à quel moment je me rends compte à quel point ma Maman vit une existence d'esclave.
Pendant les grandes vacances nous commençons à voyager à l'étranger. Toujours en camping. Nous sommes allés plusieurs fois à la Costa Brava.

Une révolution
Mon engouement pour la lecture

Vers 15 – 16 ans, un événement capital va bouleverser ma vie : je prends goût à la lecture. Alors que jusque-là les livres ne m'attiraient pas, je découvre tout à coup le plaisir de lire. Le premier livre que j'ai dévoré était : « Michel Strogoff, le courrier du tsar ». Depuis lors je n'ai cessé de lire.

Travailler pour gagner de l'argent

À 16 ans je reçois de ma Maman mon premier argent de poche : 20 francs belges par mois (0,50 €). Je travaille donc pour gagner de l'argent. Je donne des cours particuliers à mes voisines en français et en néerlandais : 25 francs belges de l'heure (0,625 € de l'heure). J'épargne beaucoup, c'est ce que mes parents m'ont appris.

J'apprends

À 17 ans, je fais un voyage scolaire en Bourgogne avec mon professeur de français, Franz François. Nous visitons des caves prestigieuses, nous goûtons des vins savoureux. C'est là que j'ai appris à déguster le vin et à ne boire que ce qui est bon. Cette année-là aussi, je décide d'apprendre le russe. If you can't beat them, join them ! Nous sommes en pleine guerre froide, la course à l'espace bat son plein, le monde est dominé par deux superpuissances. En rhétorique, je décide de poursuivre mes études en sciences économiques à l'ULB. Tout le monde me dit perdant. Nous sommes quelques élèves à relever le défi et nous suivons chaque mercredi après-midi des cours supplémentaires particuliers de mathématiques.

En septembre 1967, j'entre à l'ULB

Quel changement ! Les professeurs Gardedieu et S. Huybrechts ont pour mission d'abattre les étudiants qui ne peuvent leur résister.

Mai 68, je participe aux mouvements de contestation des étudiants ; je monte sur les barricades de l'avenue Paul Héger, jusqu'au jour où le président de notre Faculté, John Bartier, nous convoque dans l'auditoire Paul Émile Janson et nous place devant nos responsabilités : « Certains d'entre vous préfèrent mourir sur les barricades plutôt que sur leur cours de Gardedieu ». J'ai compris le message, j'étudie comme un dingue et je réussis en première session avec distinction. J'ai gagné mon pari. Je savoure ma victoire en téléphonant aux professeurs qui m'avaient prédit un statut de perdant.

Les investissements immobiliers de mes parents

En 1969, mes parents font construire une villa sur le terrain à Sterrebeek. J'aide un maximum pour faire avancer les travaux. C'est là que je me perfectionne pour devenir un bon bricoleur. La maison est louée rapidement à l'Ambassade anglaise. Mes parents gèrent de plus en plus de capital.

Je poursuis mes études

Les années suivantes à l'université se sont déroulées sans difficulté. En première candidature nous étions plus de 400 étudiants. En deuxième licence nous n'étions plus que 25. Au cours de ma dernière année à l'ULB, j'ai voulu poursuivre mes études à l'étranger. J'étais ambitieux, je pensais qu'un diplôme supplémentaire m'aiderait à réaliser mes projets. Après beaucoup de démarches, j'ai obtenu une bourse de la Rotary Foundation et une inscription à l'Essex University à Colchester en Angleterre. Après un travail de titan, j'obtiens le diplôme de « Master of arts in economics ».
Je suis, à l'époque, le premier étudiant belge à réussir dans cette Faculté.

Premier emploi

De retour en Belgique, je sollicite pour un premier emploi. Je vise les banques. Après plusieurs examens de recrutement, j'obtiens un emploi à la Banque de Bruxelles, juste avant la fusion avec la Banque Lambert. Je ne parviens pas à m'épanouir dans cette institution. Il m'est difficile de devoir travailler pour un chef, une femme, que je suspecte d'être la maîtresse d'un des directeurs. Je ne supportais pas l'injustice, je ne la supporte toujours pas.

Mon service militaire

Heureusement, je dois encore accomplir mon service militaire. Voilà donc une porte de sortie diplomatique. J'opte pour un service d'officier de réserve. Je me souviens des exercices de sélection à Everberg. J'ai été sélectionné pour faire partie des troupes de reconnaissance : Recce. Mon instruction s'est déroulée à Stockheim, près d'Arlon. J'ai beaucoup souffert physiquement, parce que je n'étais pas préparé à un engagement aussi dur. Je me suis battu, une fois de plus. J'étais le premier de ma promotion, ce qui m'a permis de choisir mon casernement en Allemagne. J'ai choisi Duren, le 3e Lancier, notamment parce qu'il se situait le plus près de la Belgique.

Contrairement à bon nombre de miliciens, je ne me suis pas ennuyé. J'étais chef de peloton, je dirigeais 48 jeunes recrues. C'est là que j'ai appris à donner cours et que j'ai découvert que j'avais un certain talent pédagogique. Pendant les derniers mois de service militaire, je consulte les annonces pour trouver un autre employeur.

Le Crédit Communal de Belgique

Après deux entretiens, je suis sélectionné pour devenir formateur au Crédit Communal de Belgique.

Je participe d'abord au stage qui est proposé aux futurs gérants d'agence de la banque. Cette formation se déroule en néerlandais, ce qui, après une année intensive en anglais me demande une certaine adaptation. Lorsque la formation est terminée, après trois mois de théorie, j'ai l'occasion de mettre mes connaissances en pratique grâce à un stage en agence.

De retour au siège de la banque, mon directeur me demande de prendre en charge la formation commerciale des agents du Crédit Communal. C'est un défi, rien n'existe. Je me forme en suivant les séminaires de techniques de vente animés par Michel Chalude. Il m'a beaucoup appris. En quelques mois je

mets au point un cycle de formation commerciale, j'introduis les techniques audiovisuelles, les jeux de rôle pour préparer les agents à bien gérer leurs relations avec leurs clients.
J'ai la chance d'être dirigé par un chef extraordinaire : Paul Roelands. C'est un visionnaire. Rien à voir avec d'autres chefs uniquement imbus par leur titre. Paul est un homme de réflexion, un contestataire, quelqu'un pour qui le savoir et la connaissance prévalent sur le statut des personnes. Je passe des heures à discuter avec lui ; je lui dois énormément. Son modèle de fonctionnement devient le mien. Pour accéder au statut de cadre de direction, je dois passer deux examens. L'un, écrit, l'autre oral, devant trois membres du Comité de direction. En 1976, c'est chose faite. Je suis nommé au premier janvier 1978. C'est au Département Formation que je rencontre Mélina, qui deviendra ta Maman. Comme tu l'as constaté pendant quatorze ans, nous sommes très différents. Ne dit-on pas que les contraires s'assemblent ?

Mon autonomie

En 1976, j'achète un terrain à Sterrebeek. Je n'ai pas suffisamment d'argent et j'emprunte 800 000 francs belges (20 000 €) à mes parents. Je les rembourse en un an. Pour atteindre cet objectif je suis obligé de vivre à l'économie mais j'ai tellement hâte de quitter le milieu familial que j'y arrive sans peine.

Le choc culturel

Je ne partage plus les valeurs de mes parents pour lesquels seul l'argent a de l'importance. En 1972 ils ont acheté un appartement pour le louer. Désormais il n'y a plus que le fric qui compte pour eux et il en sera ainsi jusqu'à la mort de mon père en 2010.
Cette obsession de l'argent me dégoûte. Ma mère travaille comme une dingue : elle fait des ménages, repasse pour

d'autres, garde des enfants, cultive un potager. Tout ce qu'elle gagne sert à vivre. Le salaire de mon père ainsi que les loyers de Sterrebeek et de l'appartement sont économisés. Il n'y a pas de place pour le moindre plaisir. Ta Maman, Mélina, qui n'a pas reçu ce genre d'éducation, est rapidement rejetée. Ils ne veulent plus la voir. Cette situation m'oblige à faire le forcing et à tout mettre en œuvre pour quitter la maison où j'ai grandi. En 1978, je construis la maison où tu as vécu, le temps de ta courte vie. Je suis obligé d'emprunter un maximum au Crédit Communal. J'enrage parce que, à l'époque, mes parents sont déjà riches et qu'ils espèrent que je céderai pour l'argent. C'est mal me connaître.

Les années qui suivent sont des années de guerre froide. Je continue à voir mes parents seul, lors de courtes visites de politesse. Peu de temps après la construction de notre maison à Sterrebeek, mes parents achètent le terrain adjacent au fond de notre jardin. Ils espèrent donc encore que je ne tiendrai pas et qu'ils pourront un jour y construire un pavillon pour y passer leurs vieux jours. En attendant, ils cultivent ce jardin et je me sens épié tous les jours.

Je poursuis ma formation

Heureusement que, pendant ce temps-là, à la banque tout va pour le mieux. Je mets au point la formation commerciale des directeurs et du personnel d'agence du Crédit Communal. J'anime les programmes tant en français qu'en néerlandais. Quelques années plus tard je développe la formation au management pour le personnel cadre et cadre de direction de la banque. Soutenu par Paul Roelands, je peux moi-même me former et fréquenter de nombreux séminaires. C'est la période au cours de laquelle je me forme à l'Analyse Transactionnelle qui sera pour moi un outil de développement extraordinaire. C'est là que je rencontre Jean Van Pevenage qui m'aide aussi